

## SPIRITUALITÉ

**Michel de Goedt, o.c.d., *L'Amitié divine à l'école de Thérèse d'Avila, textes rassemblés, présentés et annotés par Didier-Marie Golay, o.c.d., Recherches carmélitaines, Toulouse, Éditions du Carmel, 2012.***

Le recueil de textes thérésien du Père Michel de Goedt, carme de la Province de Paris décédé en 2009, nous livre sa réflexion qui a trouvé son éclosion lors du 4<sup>e</sup> centenaire de la mort de Thérèse d'Avila en 1982, alors que de Goedt était provincial engagé pour les célébrations commémoratives. La plupart des 25 textes ont été publiés dans des revues comme *Christus, Esprit et Vie, Vie chrétienne, Vie consacrée, La Vie spirituelle, Teresianum* ou *Carmel*, mais d'autres sont inédits. Le Père Didier-Marie Golay, carme de la même Province, a ordonné et préparé les documents pour la publication. Quatre articles présentent sainte Thérèse dans sa vie, sa pensée et ses œuvres d'une manière générale, ce qui correspondait à l'une des tâches du centenaire : faire connaître Thérèse le plus largement possible. La deuxième partie, la plus longue, nous offre une dizaine d'études théologiques sur Thérèse, avant de donner dans une troisième quelques analyses de passages ou d'œuvres. L'annexe rassemble quelques textes abordant par exemple la vie des carmélites ou une possible lecture lacanienne de Thérèse. L'étendue et la variété des contributions ne permettent pas de les résumer en un espace raisonnable. Proposons plutôt de reprendre quelques idées clés, chères à Michel de Goedt, et dont on pressent

qu'elles sont le fruit d'une longue et patiente méditation sur les intuitions et les textes thérésien.

Le premier point à mettre en relief est la relation à Dieu sous la forme de l'amitié, ce qui a donné le titre au volume. L'un des passages les plus fréquemment cités est celui de la *Vida* où Thérèse caractérise la prière silencieuse, l'oraison, comme « un commerce d'amitié [*tratar de amistad*] » (*Vida* 8, 5, cité p. 20, 45, 71, 86, 96, 105, 114, 144, 229, 247, 322) avec Dieu dont nous nous savons aimé. Cette amitié se précise par notre désir de tenir compagnie au Seigneur Jésus, par le regard et la parole. Comme le souligne de Goedt, dans tous ces aspects de la relation avec Dieu, une inversion s'opère : nous découvrons que le Seigneur « désire bien plus notre compagnie que nous ne désirons la sienne » (p. 102), qu'il « ne laissait pas de nous regarder » (p. 103), alors que nous regardions les choses du monde et qu'en lui parlant, nous reconnaissons « le désir premier qu'a le Christ de nous donner ses paroles de vie » (p. 104). De Goedt insiste sur la primauté de l'amour du Seigneur à notre égard qui rend possible, en réponse, notre compagnie, regard et parole. En toutes ces dimensions de l'oraison, Thérèse se dirige spontanément vers le Christ Jésus en son humanité. La défense thérésienne de l'humanité du Christ contre le courant du *no pensar nada* est citée régulièrement dans les passages très connus où Thérèse manifeste son attachement à l'humanité sainte du Christ, qui est pour nous source de tous les biens (*Vida* 22 ; 6 *Demeures* 7, 5 ; cf. p. 21, 43, 124, 127, 148, 162).

A partir de cette réalité fondamentale de l'amitié avec Dieu, nous pouvons éclairer un deuxième point dans la progression

de cette amitié : l'union avec Dieu. A ce propos, il est utile de rappeler la lecture personnelle de Michel de Goedt (p. 121, 157, 255, 315s.) en ce qui concerne la structure du livre des *Demeures* : Thérèse parle dans les trois premières demeures de l'effort humain soutenu par la grâce divine et dans les quatre demeures restantes de l'œuvre surnaturelle de Dieu en nous, au sens thérésien des grâces contemplatives. Sans nier le début des grâces surnaturelles dans les quatrièmes demeures, de Goedt lit les demeures comme l'itinéraire d'une double conversion (p. 251-262) avec les trois premières demeures comme *première conversion*, les quatrièmes demeures, notamment avec l'expérience de la dilatation du cœur (Ps 118(119), p. 32), comme un « hall d'entrée » (p. 157) à la *seconde conversion* à partir des cinquièmes demeures que de Goedt considère comme « les Demeures charnières » (p. 157) avec l'allégorie du ver à soie qui doit mourir pour ressusciter en papillon. En ce qui concerne l'union avec Dieu des trois dernières demeures, de Goedt cite volontiers le passage de la *Vida* où Thérèse s'entend dire : « Tu es mienne, je suis tien » (*Vida* 39, 21, cité p. 22, 44, 78, 87, 137, 343), en même temps que la *Relation* où Thérèse raconte la grâce du mariage spirituel où le Seigneur lui déclare : « Mon honneur est tien, et ton honneur est le mien » (R 35, cité p. 50, 71, 78, 95, 125s., 137, 165, 322). Ces textes insistent sur la réciprocité de la relation que de Goedt met en relation avec la formule biblique d'alliance (p. 44, 78, 88, 137) : vous serez mon peuple, je serai votre Dieu (cf. Ez 37, 23, etc.). Il s'agit d'affirmer que l'histoire du salut se retrouve, en petit, dans notre histoire avec Dieu.

Le troisième point touche à la réforme du Carmel par Thérèse et plus particulièrement sa première motivation : « Aucun préjugé ne doit nous retenir de rappeler que c'est une vision de l'enfer qui a déclenché le mouvement qui allait aboutir à la réforme du Carmel » (p. 29, cf. 36, 44, 66-68, 92, 130s. ; le récit se trouve en *Vida* 32, 1-3). Dans une autre contribution, de Goedt tient à préciser qu'« il s'agit moins d'une vision de l'enfer que d'une vision très vive de ce qu'est le péché et d'une vision encore plus vive de l'amour infini avec lequel Dieu libère sa créature d'elle-même, quand elle pêche. » (p. 92) Thérèse considère cette vision comme une « grande grâce » qui ne conduit pas à la peur de l'enfer, parce que Thérèse fait l'expérience de la miséricorde de Dieu, mais le désir de faire ce qui est en son pouvoir pour le salut du monde. Ce désir universel de Thérèse épouse le désir du Christ sur la Croix et inaugure la réforme carmélitaine. Selon de Goedt, il ne s'agit pas d'ajouter à la contemplation une dimension apostolique, mais il s'agit d'une « entrée dans le mystère de l'amour sauveur avec lequel Dieu appelle et rappelle à lui ses créatures. » (p. 35) Thérèse est appelée à traiter d'amitié [*tratar de amistad*] avec le Seigneur dans l'oraison et inséparablement à « traiter avec lui des grandes 'affaires' de cet amour sauveur et libérateur. » (p. 71) Le quatrième point touche aux Écritures, aspect auquel de Goedt, en tant qu'exégète, est particulièrement attentif. Un texte plusieurs fois cité est la *Relation* 19, datée de 1571 (p. 49, 71, 79, 167, 180, 228), où Thérèse se voit accusée au sujet de ses sorties pour aller fonder. Les théologiens argumentent en s'appuyant sur certains passages de Paul

sur les femmes. Le Seigneur, au contraire, dit à Thérèse : « 'Dis-leur de ne pas se guider d'après une seule partie de l'Écriture (= un seul passage) ; qu'ils en prennent d'autres en considération, et demande-leur si, d'aventure, ils pourront me lier les mains.' » (R 19) Cette parole que Thérèse reçoit de Jésus insiste sur la nécessaire intertextualité biblique, avant de mettre en garde contre le danger de rabaisser la Parole de Dieu à des vues humaines, comme si l'on pouvait lier les mains à l'œuvre de Dieu. De Goedt interprète ce passage dans le sens d'un accomplissement de l'Écriture, qui doit se réaliser encore en nous et pour notre salut : « Tant que le salut du monde n'est pas accompli, rien n'est plus urgent aux yeux de Thérèse que de contribuer, si peu que ce soit, à ce que 'les paroles de Jésus Christ, notre Roi et Seigneur' [7 *Demeures* 2, 8] prennent corps dans la vie des hommes » (p. 198). Dans la discussion de ce passage tiré du colloque de l'Arbresle en 1982, de Goedt insistera sur la surprise que l'accomplissement des Écritures représente pour nous : quand Dieu accomplit ses paroles, « c'est par des voies qui ne sont pas les nôtres, c'est d'une manière qui n'est pas encore montée au cœur de l'homme. » (p. 204) Le sens des Écritures se révèle à nous au fur et à mesure qu'elles s'accomplissent. Le dernier point à relever est lié à une pointe polémique contre la mystique de l'intériorité, dont on ne trouverait que les *apparences* chez Thérèse. De Goedt cite de nombreuses fois l'un des passages préférés de Thérèse, dont elle dit elle-même qu'elle y pensait une infinité de fois (R 3, 10) : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20, cité p. 42, 77, 87, 110, 119, 132, 157, 200, 259, 339). Il interprète ce passage au sens

d'un décentrement de soi qui serait incompatible avec une mystique de l'intériorité qu'il associe spontanément avec le narcissisme : « Aucune place ici pour je ne sais quelle mystique systématique de l'intériorité. Thérèse n'est pas en elle-même, le Christ est en elle par pure grâce, et il est en elle pour la mettre comme hors d'elle-même. La mystique de Thérèse est pascalienne, elle est simplement chrétienne, radicalement et essentiellement chrétienne. » (p. 123) On le voit, de Goedt considère la mystique de l'intériorité implicitement comme non-chrétienne. Sans connaître les circonstances de ce jugement qui revient à plusieurs reprises (p. 39s., 46, 86s., 119-123), cette opposition entre décentrement de soi et intériorité est forcée. N'est-ce pas jeter le bébé avec l'eau du bain ? Par peur du nombrilisme, il faudrait nier l'intériorité et, en dernière analyse, tout le *Château intérieur*. Le décentrement et l'intériorité s'opposent seulement si l'on prend l'image spatiale à la lettre. Mais qui dit que dans la vie spirituelle la sortie de soi et l'entrée en soi-même s'opposent ? Si Dieu est présent en nous, la sortie de nous-mêmes se fait en nous ou comme le dit Paul : « le Christ [...] vit en moi » (Ga 2, 20). Le 'en moi' dit bien que le mystère pascal se réalise en nous et nous renouvelle de l'intérieur dans notre relation avec Dieu et avec notre prochain.

Cette dernière remarque critique ne met pas en question la valeur fondamentale de ce recueil de texte, qui enrichira tout lecteur désireux de progresser dans sa compréhension de l'œuvre thérésienne.

Christoph Betschart